

Jeunes filles et parfums, parfums de jeunes filles : usages, savoirs, prescriptions

Panel organisé par Andrea Oberhuber (Université de Montréal) et Érika Wicky (Université de Haute Bretagne - Rennes 2), partenaires du programme de recherche Savoirs des Femmes. Dans le cadre du 41^e Congrès de la Nineteenth Century French Studies Association, 2016, Université de Princeton, 5-7 novembre 2015.

Figure emblématique de l'idéal bourgeois de la famille, le type de la jeune fille tel que pensé et circonscrit par Claudie Bernard (2007) est apparu dans le paysage culturel du XIX^e siècle européen au moment où l'industrie de la parfumerie, stimulée par la crainte de la contagion miasmatique (comme le démontre Alain Corbin dans *Le miasme et la Jonquille*, 1982), prenait son essor. Aussi, la session sera consacrée aux enjeux et à la circulation des savoirs qui se tissent autour de cette convergence, dont Césarine Birotteau, fille du probe parfumeur imaginé par Balzac, constitue l'incarnation littéraire.

Les parfums tiennent une place importante dans le portrait de la jeune fille idéale que composent les romans, la presse féminine ou encore les innombrables guides de convenances du XIX^e siècle. Ces textes regorgent de mises en garde contre les excès dans la consommation de parfums, de prescriptions concernant le choix des essences et les quantités utilisées, mais aussi de recettes, de recommandations quant à l'usage des différents produits parfumés (savons, eaux de Cologne, etc.). On rencontre aussi de nombreux textes littéraires dans lesquels le parfum joue un rôle déterminant, il suffit de penser à *Chérie* de Goncourt, aux nouvelles de Maupassant (*La Fenêtre*, *Notre Cœur*, *Sauvée*, *Le lit*, etc.) ou encore aux romans de Gaston Leroux (*Le Fantôme de l'opéra*, *Le Parfum de la Dame en noir*). Ces textes renouvellent considérablement le propos sur le parfum, souvent limité aux allégories religieuses et morales. Ce que l'on enseigne aux jeunes filles à travers les parfums concerne non seulement leur corps, mais aussi les règles et les subtilités de la sociabilité, tant ils définissent, au sens propre comme au sens métaphorique, l'impression que l'on répand autour de soi. Par les parfums, il s'agit de se montrer agréable et de rendre son foyer plaisant, de séduire et de se distinguer, de faire étalage de la propreté de l'intime ainsi que de sa discrétion, et même de sa culture générale puisque le parfums fait l'objet d'un chapitre du *Bagage scientifique de la jeune fille*. L'analyse des recommandations adressées aux jeunes filles en matière de parfum révèle les attentes sociales rigoureuses – de bienséance, de beauté, d'odeur féminine – dont elles font l'objet, et ce d'autant plus qu'une association étroite unit les pratiques d'hygiène et les questions morales au XIX^e siècle. La figure de la jeune fille apparaît alors incarner, par l'idéal de pureté dont on l'affuble, la réalisation morale et sociale du projet hygiéniste porté par la parfumerie.

Ainsi, parce qu'il établit un lien entre l'intimité et le monde social, le parfum offre une voie privilégiée pour comprendre le rôle et la fonction attribués aux odeurs dans la construction de la figure de la jeune fille idéale au XIX^e siècle. De plus, au-delà des conceptions de la contagion qui gouvernent la circulation des odeurs, l'étude du discours sur le parfum nous

renseigne aussi sur les modalités d'un autre type de contamination : celui des savoirs qui circulent entre les traités médicaux et les romans, entre les encyclopédies et les manuels scolaires, entre les guides de savoir-vivre et la presse féminine, entre les textes et les images, notamment dans les affiches publicitaires.

La véritable « Reine des Roses » :
Césarine Birotteau et la transmission des valeurs bourgeoises
(Jean-Alexandre Perras, Université d'Oxford)

C'est en 1837, quelques années après l'épidémie de choléra qui a frappé la France et suscité la croissance de l'industrie de la parfumerie, que Balzac publie son roman *Grandeur et décadence de César Birotteau, marchand parfumeur adjoint au maire du deuxième arrondissement de Paris, chevalier de la légion d'honneur, etc.* Il est significatif que ce parangon de la vertu bourgeoise commerçante exerce le métier de parfumeur et soit par là associé à des pratiques hygiéniques désormais synonymes de propreté, voire de probité et de décence. En articulant l'honnêteté du commerce et le commerce de la propreté, Balzac met en évidence non seulement l'avènement de la bourgeoisie, mais aussi ses aspirations de pureté sanitaire et de distinction sociale.

Or, cet idéal de pureté et d'élégance est particulièrement incarné, à la même époque, par la figure de la jeune fille, quintessence de l'idylle familiale rêvée par la bourgeoisie montante. Il est donc également significatif que le seul enfant du couple de parfumeurs soit une jeune fille et que le récit se déroule au moment précis où celle-ci est en âge de se marier. La présence de Césarine apporte au foyer des Birotteau un subtil parfum de délicatesse et de bon goût, dont il s'agit d'étudier la composition. Celle-ci répète au piano des sonates de Steinbelt et chante des romances, elle écrit correctement la langue française, lit Racine père et fils et sait en expliquer les beautés, elle dessine des paysages, peint des sépias ; voilà une fleur nouvelle qui n'a pas encore quitté la tige maternelle, un ange aux grâces naissantes, une fille unique adorée, incapable de mépriser son père ou de se moquer de son défaut d'éducation, tant elle est « vraiment *jeune fille*. » C'est dans ces termes qu'est décrite la fille unique du probe parfumeur, dont elle porte le nom ; surnommée la « Reine des Roses » comme l'enseigne du parfumeur, Césarine est la figure métonymique des vertus attribuées à ce commerce. En-deçà de son vernis d'agrément, le véritable savoir de la jeune fille est essentiellement commercial et matrimonial et concourt à la reproduction des vertus sociales qu'elle incarne.

Dans le cadre de cette communication, il s'agira d'une part, de prendre la mesure de ce savoir spécifique de la jeune fille et d'autre part de déterminer ce que les valeurs véhiculées par le commerce de la parfumerie au cours de la première moitié du XIX^e siècle peuvent nous apprendre sur la construction de cette figure sociale.

Du mauvais usage des parfums :
Chérie contaminée par le musc et l'héliotrope
(Andrea Oberhuber, Université de Montréal, et Érika Wicky, Université Rennes 2)

Si, dans la préface à son dernier roman, *Chérie* (1884), conçu comme « testament littéraire », Édmond de Goncourt prend soin de préciser qu'il s'agit d'une « monographie de

jeune fille, observée dans le milieu des élégances de la Richesse, du Pouvoir, de la suprême bonne compagnie », d'un « livre d'histoire » sur « l'intime *féminité* », il omet le *détail* du savoir que possède (et à la fois ignore) la jeune protagoniste en matière de langage des fleurs et d'olfaction. Avant chaque visite du secrétaire de son grand-père, Chérie parfume en effet sa main, grâce au savon au benjoin de la bonne, afin de rendre agréable le bref instant du baise-main quotidien ; et elle voue une passion particulière aux parfums du musc et de l'héliotrope dont les effets lui seront néfastes. La jeune fille semble pourtant avoir lu tous les manuels de savoir-vivre et essais pédagogiques destinés au sexe féminin car elle s'applique en tout à « plaire » et à « savoir se faire aimer » dans le but de trouver mari et d'être (enfin) heureuse (Louise d'Alq, *Essais pour l'éducation du sens moral*). Elle a aussi pu lire les conseils dispensés aux jeunes filles dont on rencontrera une synthèse, quelques années plus tard, dans *Le bagage scientifique de la jeune fille* de Clarisse Juranville et Pauline Berger, qui consacre un chapitre aux parfums (l'iris, le musc, le benjoin, la myrrhe et le patchouli, entre autres)-

Se transformant de jeune fille modèle en vieille fille au fil du récit, la protagoniste devient la démonstration de ce que l'auteur énonce comme idée au milieu du roman, à savoir que les parfums offrent aux jeunes filles un succédané mortifère des plaisirs charnels. Nous testerions l'hypothèse selon laquelle Édmond de Goncourt aurait lu à peu près tous les textes de son temps sur le parfum, en particulier les traités médicaux qui mettent en garde contre les parfums produits par l'industrie chimique (dont une des plus récentes réussites, au moment de la rédaction de *Chérie*, était la synthèse de l'héliotrope) ou encore les ouvrages d'histoire qui attribuent en partie aux parfums musqués la décadence de la société de Louis XV. Le parfum nous permettra ainsi d'observer l'articulation, voire la contamination, non seulement entre le roman et les ouvrages distillant des savoirs sur le parfums (traités médicaux, guides de convenances, presse féminine, etc.), mais aussi entre le savoir livresque de la jeune fille et ses expériences physiques du parfum.

Parfums de Décadence : Effluves Miasmatiques
dans *Le Journal d'une Femme de Chambre* et *Le Calvaire* d'Octave Mirbeau
Johann Le Guelte (The Pennsylvania State University)

“Ce n'est pas de ma faute si les âmes,
dont on arrache les voiles et qu'on montre à nu,
exhalent une si forte odeur de pourriture.”

Octave Mirbeau, *Le Journal d'une Femme de Chambre* (1900)

Espace grouillant de *contaminations* (qu'elles soient morales, sociales, politiques, ou corporelles) auquel on oppose souvent la campagne, naturelle et purificatrice, le Paris du dix-neuvième siècle fascine et repousse l'imaginaire. La saleté et la crasse qui lui sont associées firent d'ailleurs l'objet d'un véritable rejet à travers l'établissement de discours hygiénistes dont le but annoncé était la purification urbaine. Cependant, si beaucoup de chercheurs ont abordé ces discours et leur influence sur la création littéraire¹, peu s'en sont approchés à travers l'étude des odeurs, la vision ayant constamment primauté d'analyse. À l'intersection de l'histoire des mentalités, de l'histoire sociale et de l'histoire des sensibilités, mon analyse s'attachera à dessiner l'évolution complexe de ces discours et à les mettre en relation avec les écrits d'Octave Mirbeau.

¹ Voir, par exemple: Charles Bernheimer, *Figures of Ill Repute: Representing Prostitution in Nineteenth-Century France* (Cambridge: Harvard UP, 1989).

Sous l'influence d'Alain Corbin², mon point d'ancrage sera donc olfactif. Les odeurs suaves et putrides, le parfum et la puanteur, se rencontrent chez Mirbeau et répondent à l'essor d'une volonté de purification qu'il m'importera de mettre au jour. Pour cela, les espaces urbains et provinciaux, les corps bourgeois et populaires, lieux d'émanations bien distinctes, seront centraux à mon approche et informeront mon exploration de l'imaginaire des senteurs à la Belle Époque.

C'est donc à travers une analyse des sensibilités olfactives au sein de deux romans de Mirbeau que cette étude s'attachera à déceler en quoi celles-ci s'ancrent (ou non) au sein d'un discours global de l'odeur à la Belle Époque. Ainsi, romans, critiques littéraires, traités d'hygiène, correspondances, seront mis en dialogue afin de déterminer en quoi Octave Mirbeau respecte ou s'éloigne du discours entourant la nécessaire « désodorisation des corps et de l'espace » (Corbin, 123) et l'évolution du seuil de tolérance olfactif à la Belle Époque.

² Alain Corbin, *Le Miasme et la Jonquille: l'Odorat et l'Imaginaire Social: XVIIIe-XIXe Siècles* (Paris: Flammarion, 1986).



Giuseppe de Nittis, *Parfumerie Violet*, 1880, 41 x 32 cm, huile sur toile, Musée Carnavalet (Paris)



Guillaume R. M., *Le Parfum*, vers 1900, huile sur toile, Musée de Saint Nazaire.

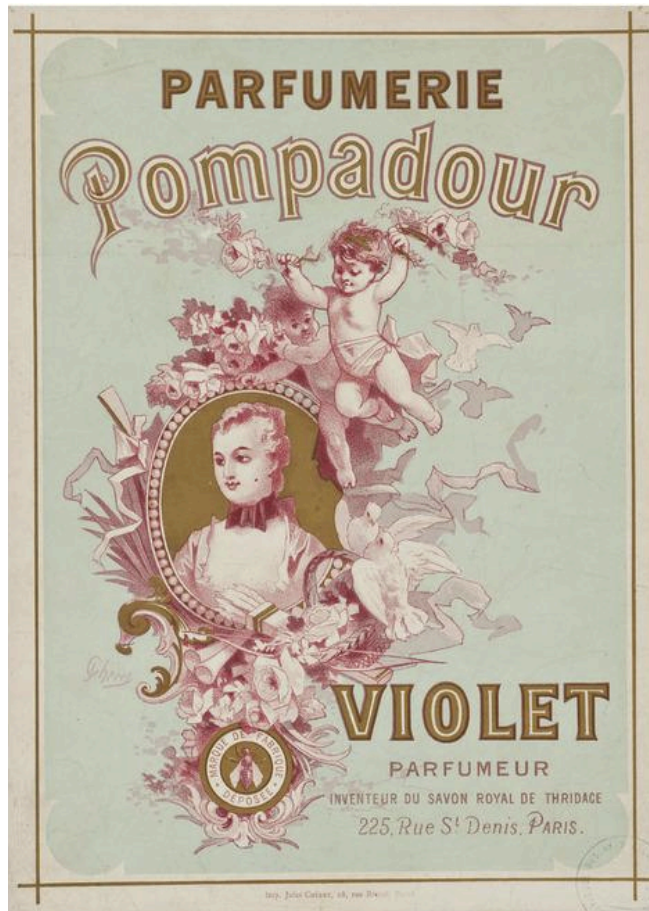


Eugène Rimmel, *Le livre des parfums*,
Préface d'Alphonse Karr, p. x-xv.

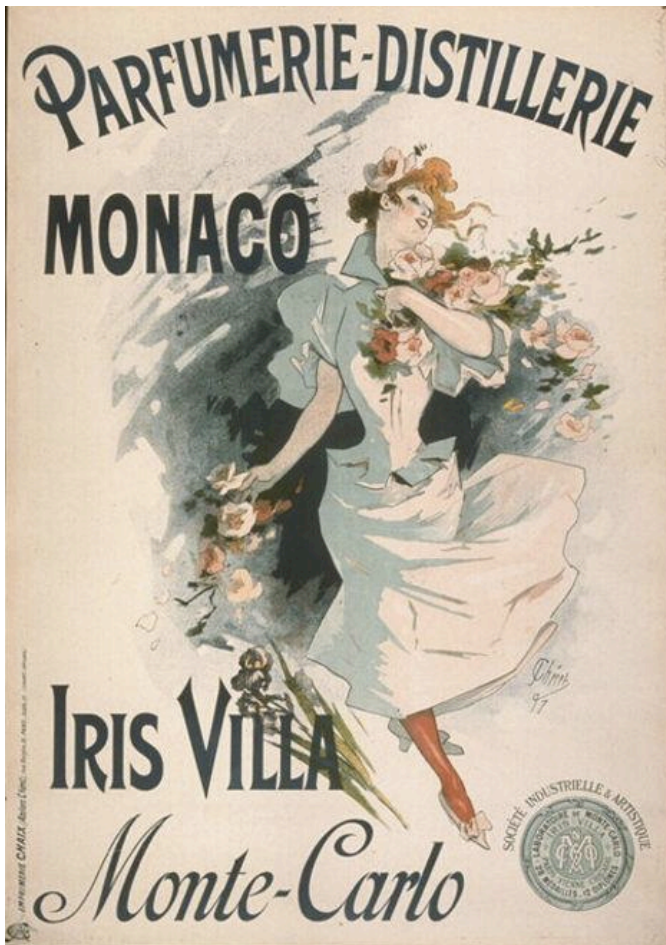
Illustrateur : Jules Jean Chéret

Paru en 1870

Musée des Arts décoratifs (Paris)



Affichiste : Jules Jean Chéret
Entre 1868 et 1878
29 x 21 cm
Musée des arts décoratifs (Paris)



Affichiste : Jules Jean Chéret
1897

123 x 88 cm

Musée des arts décoratifs (Paris)